

Charly Dodet

Les soleils de Cobourg

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0943-9

© Charly Dodet

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Au-delà de coïncidences et de lieux communs, toute similitude entre cette histoire et des personnes ou des situations réelles est purement fortuite. Cette histoire est seulement sortie de mon imaginaire.

Etes-vous déjà allé à Louraille ? Sans doute pas. C'est un petit village comme il en existe des dizaines dans la banlieue liégeoise, blotti dans l'un des nombreux replis du plateau du Condroz, entre le sillon de la Meuse et les premiers contreforts de l'Ardenne.

Seul au fond d'un lit trop grand, dans une maison trop grande, Pierre-Yves Durafil dort. Il dort autant d'ennui que de fatigue. Couche-tard, il traîne ses savates jusqu'au milieu de la nuit. Et le soleil a depuis longtemps éclaboussé chacune des pièces de sa maison que l'homme reste encore étendu comme un pacha dans son plumard.

Onze heures... Quelle horreur, pense-t-il, tiré du sommeil Dieu sait par quel craquement soudain d'un vieux meuble de sa garçonnière. Oh ! Après tout, n'a-t-il pas, en quelque sorte, un peu raison de flâner ainsi ? Si vous le voyiez, vous répondriez sans aucun doute par l'affirmative ! Après tout, puisque personne ne veut de lui, pourquoi ne prendrait-il pas du bon temps ? C'est si rare... Et pourtant, si vous connaissiez un peu mieux Pierre-Yves Durafil, alors, vous comprendriez pourquoi, depuis six mois, il tourne en rond dans sa prison comme un lion en cage. Depuis qu'il a reçu du ministère de l'Education nationale une simple lettre laconique qui lui annonçait qu'on n'avait momentanément plus besoin de lui. Oublié provisoirement au fond de son lit...

« Monsieur Durafil,

Les nouvelles normes pédagogiques d'application depuis la présente rentrée scolaire sont exécutoires dès le 1^{er} octobre, comme vous n'êtes pas censé l'ignorer. Votre affection au sein de l'enseignement de la Communauté française ne peut dès lors plus vous être actuellement garanti, le nombre global d'enfants inscrits dans les établissements de l'arrondissement dont vous relevez étant actuellement déficitaire. Vous êtes par conséquent en disponibilité de l'enseignement jusqu'à ce qu'une nouvelle affectation vous soit signifiée. Nous ne manquerons pas de vous avertir dès qu'un poste se libérera. Une nouvelle affectation peut à tout moment vous être attribuée si un titulaire se trouve momentanément dans l'impossibilité de prêter.

Veillez agréer... »

Quel jargon ! Quel charabia administratif emprunté ! S'est d'abord emporté le professeur en recevant cette lettre un peu gênée aux entournures bien que typique de l'Administration, c'est vrai. Qu'importe. Le résultat était là, Pierre-Yves venait de perdre subitement son job. Au début, il s'est vexé, il s'est morfondu. Il est même allé consulter son délégué syndical. Il a demandé conseil à son « ancien » directeur. Il a aussi fait du porte-à-porte dans quelques écoles du réseau, pour se recommander. Peine perdue. Partout, d'autres étaient déjà passés avant lui. Souvent des femmes. Ou des profs prioritaires, parce qu'avec charge de famille. Avec de petits enfants. Avec de gros pistons.

Puis il s'est fait une raison. Tant pis, il ira faire poinçonner sa carte de chômage comme tout le monde s'il le faut. Après tout, ce n'est pas sa faute à lui s'il y a moins d'enfants dans les écoles et si d'autres enseignants sont plus prioritaires que lui. En tout cas, ce qu'il se refuse de faire, c'est d'accepter n'importe quoi en attendant mieux, et encore moins d'aller implorer le député du coin. Devenir un alimentaire politique, un cireur de pompes en col blanc, un obligé à vie. Cela, jamais !

Après tout, c'est une fichue année de misère ! Car l'année de Pierre-Yves a très mal commencé. En février, il a pris la décision – quel courage il lui avait fallu ! – de se séparer de Jeanine, sa femme. Se séparer ! Quand il y pense aujourd'hui, il croit encore vivre un affreux cauchemar. Une fois le pas franchi, la décision prise, il a eu difficile de surmonter l'épreuve. Puis l'instinct de liberté a fini par l'emporter sur la brisure. Les cicatrices les plus profondes finissent toujours par se refermer. Aujourd'hui, il est libre, oui mais très seul aussi.

Onze heures... Ce n'est pas l'habitude de l'enseignant de flemmarder au lit. Couche-tard, il est plutôt du genre lève-tôt, même si le réveil est toujours un profond déchirement, une opération délicate, comme s'il fallait soulever une masse de chairs engourdies. Après la séparation, il a fait des cauchemars épouvantables durant des semaines. Il se réveillait en sursaut, en nage, avec une migraine qui ne le lâchait pas tant qu'il n'avait pas absorbé un antidouleur puissant.

Aujourd'hui, Pierre-Yves a évolué, il a repris progressivement sa vie en main, il se dit que rêvasser ne conduit à rien et qu'attendre que d'autres construisent son avenir tient de l'utopie et de l'absurde. Il a donc décidé de changer de principe : le passé est le passé, il faut l'oublier. C'est l'avenir qu'il faut bâtir !

Pourtant, aujourd'hui ne sera pas un grand jour. Il le sait. Il le sent. Hier soir encore, il n'a pas voulu penser à plus tard. Pas de projet. Il y a des jours comme cela. Des jours où il vaut mieux jouer la prudence. Cela ne servirait à rien d'échafauder des rêves plus dangereux que la vie, des rêves dévoreurs de pensée, forgeurs d'alibi.

Le téléphone l'arrache finalement à ses pensées.

– Oui, Durafil...

– Pierre-Yves ? C'est Mélanie. Je ne te dérange pas ?

– Non, bien sûr, à cette heure... Que puis-je pour toi ?

Encore celle-là, songe-t-il, mécontent d'avoir décroché. Elle ne m'appelle que quand elle a un problème et qu'elle a déjà épuisé toutes ses solutions. Et effectivement, voilà le « prof réponse à tout » rapidement mis à contribution. Il réussit à s'en débarrasser sans trop de difficulté, quand la sonnerie retentit à nouveau.

C'est pas possible ! Pas moyen d'avoir la paix cinq minutes pour s'habiller, ici.

– Allo ?

– Monsieur Durafil ?

– Oui, effectivement. A qui ai-je l’honneur ?

– Heu... Nous ne nous connaissons pas. C’est un de vos amis qui m’a dit que vous étiez momentanément sans travail. Je m’appelle Eugène Bonfilley. Je suis courtier en assurances. Depuis que les compagnies d’assurances ont entrepris de chasser les mauvais clients, les courtiers et les agents sont mis sous pression pour récolter des contrats plus juteux. Alors voilà, si je vous appelle, c’est qu’il y a là, pour quelqu’un d’intelligent, de sérieux, de volontaire comme votre ami vous a décrit, de très bonnes affaires à faire...

– Non merci. Je vous remercie, mais ce n’est pas mon truc, moi, les assurances.

– Oui, on dit tous cela quand il faut les payer, mais ici c’est différent ! C’est une partie de chasse que je vous propose, une chasse au client potentiel traumatisé par les risques !

– Je ne suis pas chasseur.

– Oh ! Cela, c’est vous qui le dites... Quand on n’a pas sa paie à la fin du mois, que ne ferait-on pas ? C’est cela, la chasse.

– Cher Monsieur, ne perdez pas votre temps, ne me faites pas perdre le mien. D’abord, je suis en disponibilité. Cela veut dire que je ne suis pas sans ressources à la fin du mois, comme vous le dites, et que je puis retrouver un poste dans les vingt-quatre heures. Et puis, je suis enseignant, moi, Monsieur, pas profiteur. Chacun son métier, chacun sa partie. Bonsoir, Monsieur !

Et Pierre-Yves raccroche, furieux et bien décidé à se prémunir, à l’avenir, contre tous ces mendiants. Il enfile une

chemise et un pull et descend sans hâte l'escalier. Que vais-je faire aujourd'hui ? pense-t-il sans conviction. Un coup d'œil par la fenêtre et le voilà fixé. Les pelouses ont l'aspect d'un parc à lapins et partout où son regard se pose, il voit de l'ouvrage.

Assez curieusement, il retrouve vite sa bonne humeur. Quelques petits nuages blancs évaporés pour ternir le bleu du ciel, c'est un spectacle comme il les aime quand il doit mettre le nez dehors. Il enfle ses bottes et disparaît dans la remise pour préparer la tondeuse. Tondre les pelouses... Allez, une avant midi et les autres dans l'après-midi. Pour passer une journée sans but, on a vu pire.

Il aime assez tondre les pelouses. Ce n'est pas un calvaire comme pour la plupart des gens. Cela prend deux heures, quand tout va bien. Mais ce sont deux heures pendant lesquelles il laisse, noyé dans le bruit feutré du moteur, volontiers s'évader son esprit. Oh oui ! En deux heures, on peut faire de longs voyages, parfois. Selon son humeur, il se prend assez vite à son propre jeu. Il peut traverser l'Atlantique en bateau pour accoster à Québec, prendre l'avion jusque Rome ou Madrid. Il aime cela, cela lui remonte le moral de refaire un des plus fameux voyages qu'il ait fait quand il travaillait. Mais parfois, pour changer de destination au pied levé, il s'invente un scénario que ne projetterait sûrement aucun cinéma ! On dit que le travail manuel détend et libère l'esprit. Pierre-Yves, lui, sait que c'est la libération de toutes les pensées qui encombrant son esprit qui lui fait du bien pendant ces travaux manuels.

Aujourd'hui, pourtant, il ne se sent pas très inspiré. Cela ne vaut rien de se lever trop tard ! Cela m'apprendra à traîner sans raison jusque deux ou trois heures de la nuit, pense-t-il. La tondeuse ronronne au pied des arbustes, contourne presque machinalement les parterres de plus en plus larges chaque année, évite malicieusement les durillons des racines affleurantes.

Sur le coup de midi, le téléphone résonne à nouveau. Cette fois, c'est son copain. C'est drôle comme parfois, certaines personnes croient faire leur « BA » en proposant à d'autres ce qui leur fait plaisir à eux, en oubliant quel supplice cela représente pour les autres. Et c'est exactement ce que fait Emile, ce midi, en proposant à son ami Pierre-Yves une partie de pêche « pour le distraire »...

– A la pêche ! Quelle drôle d'idée. Tu sais bien que je déteste cela. Je ne pêche pas, et je pense te l'avoir déjà dit : m'asseoir au bord de l'eau sans oser parler pour ne pas effrayer les bêtes, ce n'est pas vraiment mon truc !

– Mais cela te changera quand même les idées... Tu sais, cela m'ennuie de te sentir là, tout seul chez toi, à te ronger les méninges à longueur de journée.

– Ne t'en fais pas pour moi. Je m'occupe, et je finirai bien par trouver quelque chose de stable. Mais pas en allant à la pêche !

Pas facile de se débarrasser d'Emile. Ce n'est pas comme le courtier en assurances, à qui l'on peut raccrocher sans hésitation, ou les Témoins de Jéhovah, à qui l'on peut aussi

refermer la porte sans risque de les vexer. De toute manière, ils reviennent de quinze en quinze jours sans se lasser !

Au fond, de quoi me plaindrais-je ? S'interroge Pierre-Yves en reprenant, sur le coup de 15 heures, la tonte des pelouses ? Il fait un temps superbe. Au moins, je n'ai plus à me presser et à courir derrière la tondeuse, puisque j'ai toutes mes journées devant moi pour regarder pousser le gazon...

C'est vrai qu'il fait beau. Une petite brise vient caresser en douceur son visage. Elle transporte comme une odeur de foin qu'il aime assez sentir. Il lui arrive même de s'arrêter et de respirer profondément en se tournant du côté des vents dominants. Hmm... Ce vent doux lui rappelle son enfance quand il s'en allait glaner dans les prés les brins de foin éparpillés sur le sol attendri et séché par le soleil. C'était la lointaine époque où l'on coupait encore l'herbe à la faux avant de la « travailler » à la main. On la retournait quand le ciel était au beau comme aujourd'hui. Et quand l'herbe était à peu près bien fanée, on prenait un large râteau de bois pour la rassembler en andains et bâtir des alignements de melons en prévision de la pluie. Lorsque le moment était venu de rentrer le foin au fenil, alors, les enfants et les femmes avaient toujours pour tâche de suivre les hommes en train de charger les charretées et de glaner les brindilles abandonnées par les fourches ci et là. Et souvent on pouvait ainsi rassembler l'équivalent d'un ou deux melons ! A cette époque, c'était important. C'est seulement par la suite, quand on a vu les machines envahir les prairies, ramasser et lier le foin en ballots avec une rapidité extravagante, que l'on a cessé de glaner. Les fermiers prétendaient que les

machines ramassaient mieux l'herbe sèche que les femmes et les enfants n'auraient pu le faire et qu'il ne restait plus rien sur le sol. Mais le grand gamin qu'était encore Pierre-Yves savait bien, lui, d'un simple coup d'œil sur les prés vides, qu'il restait encore beaucoup de foin, dédaigné par les agriculteurs. Il était sûr qu'il aurait encore pu dresser au moins trois melons avec ce qui restait épars car les dents de la machine n'allaient pas suffisamment bas pour tout prendre. Mais on lui faisait comprendre que la machine qui lie le foin avait fini son travail depuis longtemps et que l'ouvrier l'avait déjà traînée vers d'autres champs. Quel gâchis ! Pensait le gamin. Sans être radin, il détestait le gaspillage. A la campagne, on vivait ainsi, alors. Question d'éducation.